

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. I, 4.

LES ORAISONS FUNÈBRES
DE LYSIAS ET DE PLATON

PAR

KARL HUDE



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

Un groupe particulier de la littérature attique est formé par les six oraisons funèbres (*ἐπιτάφιοι*), dont une seule est tout-à-fait historique et d'une authenticité incontestée, celle d'HYPÉRIDÈ, prononcée en 322 sur les Athéniens tués dans la guerre Lamienne. Quant aux autres, l'oraison conservée par THUCYDIDE, et attribuée à Périclès (431), exprime sans doute beaucoup de ce qu'a dit cet orateur; pourtant, comme production d'art elle appartient à Thucydide. L'oraison de GORGIAS, dont on n'a que des fragments, n'a pas été une oraison funèbre au sens propre, mais un discours (*ἐπίδειξις*), si elle a été prononcée du tout; du reste, son style a sans doute influencé Thucydide, de manière que l'oraison de celui-ci peut être datée après celle de Gorgias. Suit l'oraison de LYSIAS, dont le titre (*τοῖς Κορινθίων βοήθοις*) l'assigne à la guerre corinthienne, c'est-à-dire à l'an 394 ou à une des années suivantes; puis l'oraison qui est insérée au dialogue de PLATON intitulé Ménéxène, où l'auteur fait allusion à la paix d'Antalkidas (387), ce qui nous procure un *terminus post quem* incontestable. La sixième enfin, qui est attribuée à DÉMOSTHÈNE, est un produit tout-à-fait médiocre de l'école rhétorique, tandis que l'oraison que Démosthène a réellement prononcée sur les héros de Chéronée (338) est malheureusement perdue.

Quant à l'oraison de Lysias, ainsi qu'à celle de Platon, on a douté de leur authenticité, et les deux compositions étant rédigées vers la même époque et une certaine relation

existant peut-être entre elles il sera assez intéressant de les examiner ensemble. A propos de Lysias, il faut d'abord remarquer que, dans l'antiquité, on avait sous son nom un grand nombre de discours dont à peine la moitié était considérée comme inauthentique par les critiques experts; parmi le petit nombre de 34 discours, qui en sont conservés, deux au moins (VIII et XI) sont décidément inauthentiques, et c'est pourquoi il ne sera pas facile d'alléguer des preuves convaincantes de l'authenticité de l'oraison funèbre; on se contentera ici de réfuter les arguments qui ont été faits contre son authenticité. Elle a, en premier lieu, été contestée par REISKE; plus tard surtout par SAUPPE¹ et par BLASS². Parmi les défenseurs on nommera tout d'abord LE BEAU³. D'ailleurs, Mr. DIELS⁴, sans vouloir se prononcer sur le point principal, a réfuté beaucoup des assertions faites par Sauppe, dont par conséquent on ne s'occupera pas ici, par ex. de son opinion qu'il est impossible que des concours soient célébrés aux fêtes funèbres dès cette époque.

Voici un des arguments principaux contre l'authenticité: il serait impossible que Lysias, le métèque, eût eu la mission glorieuse de prononcer l'oraison funèbre sur des citoyens attiques; on ne veut pas non plus considérer la possibilité que le citoyen auquel on avait confié cette mission aurait fait écrire l'oraison par Lysias; resteront alors ces deux alternatives: ou que l'oraison n'ait pas été prononcée, ou bien qu'un autre en soit l'auteur. Toute cette argumentation est cependant très douteuse: après la chute des 30, Lysias occupait une place assez importante dans le parti radical qui, vainqueur, dirigeait la politique d'Athènes; le discours qu'il a prononcé en 388 dans l'assemblée solennelle d'Olympie

¹ *Ausgewählte Schriften* p. 355 s., 369 ss., 373 ss.

² *Geschichte der attischen Beredsamkeit*, vol. I.

³ *Lysias' Epitaphios als echt erwiesen* (1863).

⁴ *Über das III. Buch der aristotelischen Rhetorik*, *Abhandl. d. Berl. Akad.* 1886.

et qui est conservé, fait entrevoir qu'il a été un personnage politique jouissant d'une réputation assez grande. Il n'est pourtant pas improbable que l'oraison fût écrite pour un autre; quand on se rappelle qu'à ce temps des oraisons funèbres devaient être prononcées presque tous les ans sur ceux qui étaient tués dans la guerre, on comprend très bien qu'un citoyen quelconque, devant remplir cette mission, fût contraint à recourir à quelque orateur professionnel¹.

Que l'oraison ait été prononcée pendant la guerre de Corinthe est démontré par le § 67 ss.; il a été, cependant, assez difficile d'en fixer la date exacte. La reconstruction des murs d'Athènes commencée dans l'automne 393 est (§ 63) — peut-être avec quelque exagération — mentionnée comme achevée: donné ce *terminus post quem*, il serait tout naturel de penser à ce combat entre les murs de Corinthe dont parle Xénophon (Hell. IV 4, 9), où Iphicrate, avec ses mercénaires, essuya une défaite; la date en est généralement fixée à 392. Les circonstances locales de la bataille s'accordent avec l'expression chez Platon (Mén. 245 e: τῶν τε ἐν Κορίνθῳ χρησαμένων δυσχωρίᾳ), où il est dit textuellement, que les Athéniens ont perdu des hommes braves; c'est pourquoi on supposerait que des citoyens mêmes ont pris part au combat; la manière dont les morts sont mentionnés par Lysias (δυστυχήσαντες) montre clairement que le combat a été désastreux pour les Athéniens. KRUEGER² considérait comme absurde que Lysias eût négligé de faire mention de la victoire éclatante qu'a remportée Iphicrate quelque temps après, victoire dans laquelle fut détruit un corps entier de l'armée lacédémonienne. Pour ces raisons KRUEGER a daté l'oraison à 392, ce que SAUPPE, d'une manière assez étrange, semble

¹ L'expression seule de Thucydide (II 34, 6: ἀνὴρ ἤρρημένος ὑπὸ τῆς πόλεως ὅς ἂν γνώμη μὴ δοκῆ ἀξύνετος εἶναι καὶ ἀζώσει προήχη) fait entrevoir, qu'on n'a pas toujours eu à sa disposition des talents de premier ordre.

² Hist.-philol. Schriften I p. 232 ss.

avoir mal compris (»an 392 aber zu denken verbietet, wie Krüger (Stud. I 233) richtig bemerkt, die Nichterwähnung der durch Iphikrates vernichteten Mora«).

Quant au contenu de l'oraison, BLASS lui-même reconnaît qu'il n'y a pas de circonstances extérieures qui nous empêchent de l'attribuer à Lysias. Le discours est construit sur les modèles ordinaires: après une introduction (1—2), où l'auteur fait valoir les difficultés de son sujet, il mentionne les exploits des ancêtres, s'étendant surtout longuement sur les parties mythiques (3—16); quelques remarques transitives sur l'ordre de choses spécialement attique, déterminé par l'autochthonie et la démocratie (17—19), nous mènent jusqu'aux guerres médiques (20—47), qui remplissent un bon tiers du discours; après un éloge de l'hégémonie d'Athènes, l'orateur passe vite à la catastrophe d'Aigospotamos (58) et à ses conséquences désastreuses: l'hégémonie de Sparte et la suprématie du Grand Roi. L'auteur décrit ensuite avec grande chaleur la lutte du parti populaire contre les 30 et la reconstruction de la démocratie (61—65); puis, il raconte la participation d'Athènes à la guerre de Corinthe et les morts sont glorifiés de leur courage (67—70). La compassion ressentie pour les parents des victimes est exprimée avec beaucoup de pathos (71—75), et l'orateur finit par dire que, loin de plaindre les morts eux-mêmes, il faut au contraire les estimer heureux, en se conformant, bien entendu, aux usages anciens. A tout prendre, l'oraison ne fait pas impression d'un chef-d'œuvre — comparée à celle de Périclès, elle paraît assez médiocre; les faits historiques ne sont pas toujours traités d'un point de vue strictement conforme à la vérité, mais plutôt de manière à plaire aux Athéniens, qui aimaient à entendre glorifier leur patrie et qui appréciaient peut-être aussi quelque variation du thème connu. Certaines parties sont pourtant d'un grand mérite et font honneur à l'auteur.

Dans l'antiquité, il n'y avait pas de doute de l'authenticité du discours; Harpocraton et Théon le citent sans méfiance; Dénys d'Halicarnasse n'en fait pas mention, ce qui semble suspect à BLASS. De l'autre côté, nous trouvons chez Aristote, dans la Rhétorique III 10 p. 1411 a, une citation de la plus grande importance: *καὶ οἷον ἐν τῷ ἐπιταφίῳ, ὅτι ἄξιον ἦν ἐπὶ τῷ τάφῳ τῶν ἐν Σαλαμῖνι τελευτησάντων κείρασθαι τὴν Ἑλλάδα ὡς συγκαταδαπτομένης τῇ ἀρετῇ αὐτῶν τῆς ἐλευθερίας*, citation qui se rapporte évidemment au § 60 du discours: *ὥστε ἄξιον ἦν ἐπὶ τῶνδε τῷ τάφῳ τότε κείρασθαι τῇ Ἑλλάδι καὶ πενθῆσαι τοὺς ἐνθάδε κειμένους ὡς συγκαταδαπτομένης τῆς αὐτῶν ἐλευθερίας τῇ τούτων ἀρετῇ* (citée aussi Bekk. Anecd. I 129 et Schol. Aeschin. III 211). C'est à ceux qui sont tués dans la bataille d'Aigospotamos que se rapportent ces paroles de Lysias, paroles qui conviennent extrêmement bien à cette occasion. Au contraire, elles seraient très mal choisies à l'égard des vainqueurs de Salamine, ce qui a déjà été remarqué par DOBREE (Adv. I 184). Mr. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF a essayé de référer la citation à l'oraison de Gorgias, mais cette opinion a été réfutée par Mr. DIELS (l. l.), qui renvoie à la tradition existant sur le contenu de ce discours; il serait vraiment trop dur de dire que la liberté des héros vainqueurs soit enterrée avec leur bravoure (ou leur gloire), et le parallèle de Lycourgue (§ 49), qu'avance Mr. DE WILAMOWITZ: *τὰ γὰρ ἄθλα τοῦ πολέμου τοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσιν ἐστὶν ἐλευθερία καὶ ἀρετή*, ne prouve rien: il y est dit très nettement que les morts de Chéronée ont conservé et leur liberté et leur gloire guerrière. On a voulu éliminer la difficulté en lisant *Λαμῖα* au lieu de *Σαλαμῖνι* (pas conjecture de SAUPPE, comme on le trouve dans mon édition, mais d'un anonyme) et en référant la citation à un discours d'Hypéride, pourtant pas à celui qui nous est conservé, avec l'esprit duquel ces mots s'accorderaient mal, mais à un autre discours, qu'il aurait prononcé dans l'au-

tomne 322, après la bataille désastreuse de Crannon. Cet expédient ne vaut guère mieux — Aristote mourut justement à cette époque — ce qui entre autres raisons a fait déclarer à quelques philologues que tout le III^{me} livre de la Rhétorique est inauthentique, opinion que Mr. DIELS a réfutée heureusement. Il suppose qu'ici comme souvent ailleurs, Aristote n'a pas cité textuellement, mot pour mot, mais de mémoire. Ni ici ni III 14 p. 1415 b, où il cite le Ménexène de Platon (ἐν τῷ ἐπιταφίῳ), il n'écrit le nom de l'auteur, ce qui fait présupposer que le discours en question aura été si bien connu, que ses élèves auront compris d'où provenait la citation. Mr. DIELS lui-même est porté à regarder les mots ἐν Σαλαμῖνι ou encore mieux τῷ τῶν ἐν Σαλαμῖνι τελευτησάντων comme une de ces interpolations byzantines, comme on en trouve assez souvent dans la Rhétorique. Pourtant, il reste ici une difficulté, mais pas assez grave pour affaiblir l'importance de la citation.

BLASS soutient qu'il faut juger sur l'authenticité par le style, qui sans doute diffère de beaucoup des plaidoyers de Lysias. Il pense comme SAUPPE qu'il est impossible d'attribuer à Lysias toutes les antithèses maniérées et prétentieuses, toutes les phrases creuses et rhétoriques qu'on trouve dans ce discours, moins encore des paronomasies comme dans le § 3: μνήμην παρὰ τῆς φήμης λαβών etc. Toutefois, il faut se souvenir du style convenu qui depuis Gorgias était de rigueur dans les discours de ce genre — style qui très naturellement a été imité par Lysias. Il y a aussi d'autres discours de Lysias, qui diffèrent de beaucoup de son style habituel, comme le discours qui est intercalé dans le Phèdre de Platon, l'*Erotikos*, dont BLASS lui-même ne conteste pas l'authenticité; si ce discours se présentait sans nom d'auteur, aucun connaisseur de Lysias ne le prendrait pour son œuvre. Cependant, nous avons un parallèle plus proche encore, l'*Olympikos* de Lysias, que BLASS trouve tout différent de

l'Epitaphios; il y a vraiment une très grande dissemblance, mais il faut admettre que le style de ce discours n'ait pas grande affinité avec le style habituel de Lysias. Le plaidoyer pour Nikias, qui n'a pas été prononcé, ne nous est malheureusement pas conservé; tout en blâmant les antithèses et les autres artifices rhétoriques, Théophraste, successeur d'Aristote, le considère comme authentique; Dénys, au contraire, le condamne «pour maintes raisons». Si l'on peut juger par le fragment conservé, il faut admettre qu'il semble surpasser même l'Epitaphios en affectation rhétorique. La critique ancienne varie, du reste, dans ses principes sur les questions d'authenticité, et les fondements en sont très vacillants.

Une partie du discours mérite notre attention particulière. La guerre du Péloponèse elle-même étant racontée en peu de mots, l'auteur s'arrête d'une manière plus détaillée sur les conséquences funestes de la défaite de 404, et l'hégémonie de Sparte, aussi bien que le pouvoir dangereux du Grand Roi, est dépeinte dans des termes vigoureux (59—60). L'auteur continue (61—65) avec des louanges sur le parti populaire qui renversa les 30, et des panégyriques sur la restitution de la démocratie. Nous y trouvons une chaleur personnelle, qui rappelle quelques passages du 12^{me} discours (contre Eratosthène), ardent d'indignation contre la tyrannie des 30. On semble ici entendre Lysias, le vrai Lysias, même s'il a tant soit peu atténué ses paroles par égard pour l'occasion. Encore plus caractéristique nous paraît le § 66, qui glorifie les étrangers participant à la lutte démocratique pour la liberté, et qui en conséquence furent honorés de la même manière que les citoyens tués: on se souvient que Lysias était lui-même un métèque¹ ainsi que son frère Polemarche, qui fut victime des 30. L'explication de ΚΡΥΕ-

¹ L'expression de Lysias sur les métèques: *πατρίδα τὴν ἀρετὴν ἡγγισάμενοι*, blâmée par Blass comme »Zugleich kühn und geschmacklos«, est, je l'ose espérer, améliorée par ma conjecture *αἰρετὴν*.

GER de la mention de *ξένοι* («freiwillige Fremde») comme défense de l'emploi de *ξένοι* («gedungene Söldner») me semble trop naïve. BLASS affirme que cette mention des *ξένοι* ne serait probante que dans le cas où on pût prouver que »Lysias mit diesen Gesinnungen in Athen allein stand«; certainement il ne le faisait pas — mais ce n'est point la même chose d'être bien disposé pour les métèques et de les introduire dans une oraison officielle. Thucydide (II 34, 4; 36, 4) ne les mentionne que comme participants à l'enterrement, et Périclès n'en a rien dit du tout. De reste, l'expression: *τῷ πλήθει βοηθήσαντες καὶ περὶ τῆς ἡμετέρας σωτηρίας μαχόμενοι* nous ferait supposer, que l'oraison n'ait pas été prononcée par Lysias lui-même, mais par un citoyen quelconque.

»L'ironie légère« (HEIBERG¹), qui caractérise l'imitation de Platon dans le *Ménexène*, tient surtout au cadre où est placé ce dialogue: le jeune *Ménexène* déclarant que c'est chose difficile de prononcer l'oraison officielle, Socrate lui répond qu'il est extrêmement facile de louer les Athéniens parmi les Athéniens (*Ἀθηναίους ἐν Ἀθηναίοις*, comme nous le trouvons chez Aristote, qui ne cite pas textuellement). Socrate s'avise alors de prononcer une oraison, qu'il dit provenir d'Aspasie, qui, à son tour, se serait servie de quelques lambeaux de la fameuse oraison de Périclès. Le caractère fictif du discours est surtout démontré par le fait qu'on y trouve mentionnée la paix d'Antalkidas en 387, époque où Socrate n'était plus en vie.

Parmi les œuvres de Platon ce dialogue occupe une place assez incertaine. STALLBAUM le tenait pour composé peu de temps après le *Phèdre* et pour supplément de celui-ci, devant servir à une nouvelle attaque contre la rhétorique dans la personne même de Lysias. Mr. DIELS, tout en le datant à peu près de la même époque, en donne une inter-

¹ Dans son essai intitulé *Liv og Død i græsk Belysning*, Københavns Universitets Festskrift 1915.

prétation spirituelle; le discours aurait été écrit pour montrer au public Athénien que Platon pût avec facilité, s'il voulait essayer, faire aussi bien que les rhéteurs¹; le prologue ironique ne serait qu'une justification envers les amis de Platon et sa propre conscience. Presque tous les critiques d'aujourd'hui s'accordent, cependant, sur l'opinion que le Phèdre est composé plus tard; Mr. RÆDER² pense qu'il date d'environ 380; au contraire il place le Ménexène à une époque postérieure à 387. SAUPPE le regardait comme inauthentique, s'appuyant, entre autres, sur la raison qui suit: il y aurait une certaine relation entre ce discours et l'Épita-phios de Lysias, qu'il jugeait inauthentique; il serait impossible, selon lui, que Platon eût pu écrire le Ménexène, si l'Épita-phios n'était point composé par Lysias, mais une *declamatio* de quelque rhéteur postérieur. BLASS, au contraire, déclare improuvable, que le Ménexène ait référence à l'Épita-phios: il faudrait donc, dit-il, que Platon eût mentionné Lysias, comme dans le Phèdre. Cet argument n'est point convaincant: dans le Phèdre nous avons une attaque directe contre Lysias, dont il cite l'Érotikos mot à mot; dans le Ménexène, au contraire, un discours qu'il faut pour la plus grande partie mettre au compte de Platon lui-même, mais qui contient néanmoins des attaques indirectes contre plusieurs contemporains, entre autres Thucydide et Lysias, ce que nous chercherons à prouver, d'accord avec STALLBAUM et d'autres critiques.

Nous trouvons des ressemblances, en vérité peu importantes, déjà dans le traitement des temps préhistoriques. Suit la glorification obligatoire de l'autochthonie des Athéniens, terminée par quelques réflexions montrant un accord caractéristique. Lysias (§ 17 s.) explique que les Athéniens avaient maintes raisons pour lutter unis pour la justice (comme ils

¹ GOMPERZ, Griechische Denker II³ p. 357, est de la même opinion.

² Platons philosophische Entwicklung p. 279.

l'avaient fait par exemple contre Eurystheus, pour protéger les Héraclides), le fondement entier de leur vie étant la justice. Autochthons, ils avaient la même mère et la même patrie, et ils furent les premiers à introduire la démocratie, pensant que la liberté de tous ferait la plus parfaite concorde. Platon (238 c s.) dit que l'un appelle la constitution d'Athènes une démocratie, un autre ce qu'il veut l'appeler lui-même, mais qu'en vérité elle est μετ' εὐδοξίας πλήθους ἀριστοκρατία, et que le fondement en est ἡ ἐξ ἴσου γένεσις, les Athéniens autochthons, μιᾶς μητρὸς πάντες ἀδελφοὶ ὄντες, ne voulant être ni esclaves ni maîtres les uns des autres; ἡ ἰσογονία ἢ κατὰ φύσιν est cause de l'ἰσονομία. — Nous trouvons, dans la partie historique, deux conformités qui ne sont peut-être pas tout-à-fait accidentelles: tous les deux auteurs indiquent le nombre de l'armée persane à 500000 (§ 21—240 a), et ils coordonnent, tous les deux, les idées ζῆλος et φθόνος (§ 48—242 a), en traçant le tableau des sentiments qui surgissaient contre les Athéniens; quand ils s'étaient emparés de l'hégémonie. — Lysias, après avoir proclamé le bonheur d'une mort glorieuse, plaint les pères des défunts dans des termes plutôt exagérés (§§ 72—74), et il dépeint ensuite leur perte et leur deuil dans les expressions les plus fortes. Dans les mots de Platon (247 c): χροῖ παραμυθεῖσθαι ... καὶ μὴ συνοδύρεσθαι il nous est impossible, malgré les objections de KRUEGER, de voir autre chose qu'une protestation voulue contre cette sorte de plaintes.

Nous avons démontré que le nombre des points de ressemblance et de contact entre les deux œuvres n'est pas trop grand, et on n'a pas épuisé la question du but que s'est proposé Platon en écrivant le Ménexène, simplement en disant qu'il aura voulu parodier Lysias et tourner la rhétorique en ridicule. La dernière partie de l'oraison (246 a—249 c), où les héros tués dans la guerre invoquent d'une manière saisissante d'abord leurs fils, ensuite leurs pères,

est, comme l'a remarqué déjà STALLBAUM, d'une trempe toute différente, et elle peut être comparée, à tous égards, au discours de Périclès: ce n'est point sans de bonnes raisons que les Athéniens, selon le témoignage de CICÉRON (*Orator* § 151), avaient arrêté que l'oraison de Platon fût récitée tous les ans à l'occasion de la fête funèbre. Il en est de même de Platon que de Lysias: tant que Lysias loue les ancêtres et leurs exploits, il emploie tous les artifices de la rhétorique, mais quand il arrive à l'époque qu'il connaît lui-même et aux événements auxquels il a assisté, son style devient naturel et fervent; Platon commence, selon Mr. DIELS, »mit einer nach allen Regeln der bisherigen Kunst ausgeführten, ja sie übertrumpfenden Epideixis«, mais le sujet l'entraîne¹, de sorte que, dans la péroration, il exprime les sentiments les plus beaux et les plus sublimes dans un langage aussi simple qu'élevé.

Personne ne contestera aujourd'hui que le Ménexène ne soit l'œuvre de Platon, même si le discours, au point de vue philosophique, est »eine taube Nuss« (Diels), et on pourrait dire que l'argumentation de Sauppe se tourne contre lui-même: donné que le Ménexène est authentique et que l'époque de sa composition est rapprochée à celle de l'Epitaphios, la vraisemblance que Lysias en est l'auteur est confirmée au plus haut degré. Notre connaissance des personnes et des circonstances littéraires d'Athènes est certes limitée, mais il serait assez difficile de trouver des écrivains qu'on pût, avec tant soit peu de vraisemblance, supposer auteurs de l'Epitaphios ou du Ménexène.

¹ De même GOMPERZ, l. l.

